Préface

Il fut un temps — que les moins de cent ans ne peuvent pas connaître — où la poésie était partout. On la trouvait dans une multitude de petites revues qui lui étaient consacrées, mais aussi dans les journaux, jusqu'en première et dernière page des quotidiens, où elle servait aussi bien à commenter l'actualité qu'à vanter tel savon ou telle pastille contre la toux. On la trouvait également dans les cabarets et dans les salons mondains, où le poète, orgueil et ornement de la bourgeoisie, récitait. En 1905, l'anthologie de Léautaud et Van Bever, *Poètes d'aujourd'hui*, atteignait une vente de six mille exemplaires en un an. Aujourd'hui, nous ne trouvons la poésie pas même dans les librairies[1].

Parcourons la presse quotidienne et hebdomadaire de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Comment ne pas s'étonner d'une telle présence de la figure du poète ? Pas seulement dans les articles de critique littéraire, mais aussi dans les éditoriaux, dans des chroniques très variées, même dans les faits divers, dans les dessins humoristiques, dans les contes et nouvelles... Aujourd'hui, excepté quelques jours de printemps, on pourrait croire que le poète n'existe pas.

1. On peut aussi considérer que la poésie, aujourd'hui, « bénéficie d'une attention, d'une *visibilité* publiques qu'on ne lui connaissait guère » (François Leperlier, *Destination de la poésie*, Lurlure, 2019, p. 81), ce qui ne change rien à l'affaire...

La présente anthologie réunit cinquante contes, parus dans la presse entre 1882 et 1925, dans lesquels le poète est le personnage principal. Toutes les catégories de poètes sont représentées : le poète bourgeois, le poète académicien, le poète ouvrier ou paysan, le poète fonctionnaire, le poète de province, l'amoureux, le débutant, l'arrivé, l'oublié, le Prince des Poètes, le chef de file avant-gardiste...

Mais celui qui intéresse le plus nos conteurs, c'est le poète bohème, ce miséreux aux longs cheveux sales, maigre et pâle, fréquentant les troquets de la Butte, ami des Hydropathes ou des décadents. Si les contes que nous présentons sont pour une large part ceux d'humoristes, ils décrivent souvent la dèche et le désespoir. Le poète y meurt de faim et s'y suicide, sa détresse le conduit à des fantaisies macabres ou à la folie. C'est souvent drôle, l'époque le veut, cette Belle Époque au nom trompeur.

En 1913, suite à la mort de Léon Deubel qui, en mal de reconnaissance et vivant dans une extrême misère, s'était jeté dans la Marne, se fonda une *Entr'Aide littéraire*, présidé par André Salmon, André Billy et Eugène Montfort : il ne fallait plus qu'un poète meure de misère. Pourtant, en 1928, Tancrède Martel — qui ouvre notre recueil et qui fut l'un des quatorze poètes à veiller, en 1885, le corps de Victor Hugo sous l'Arc de Triomphe — fut, à 72 ans, trouvé mort dans le dénuement le plus complet. Et, tandis que de son vivant sa misère indifférait, qu'on l'oubliait volontiers, on s'émut et à nouveau il fut question de porter solidairement secours aux pauvres écrivains.

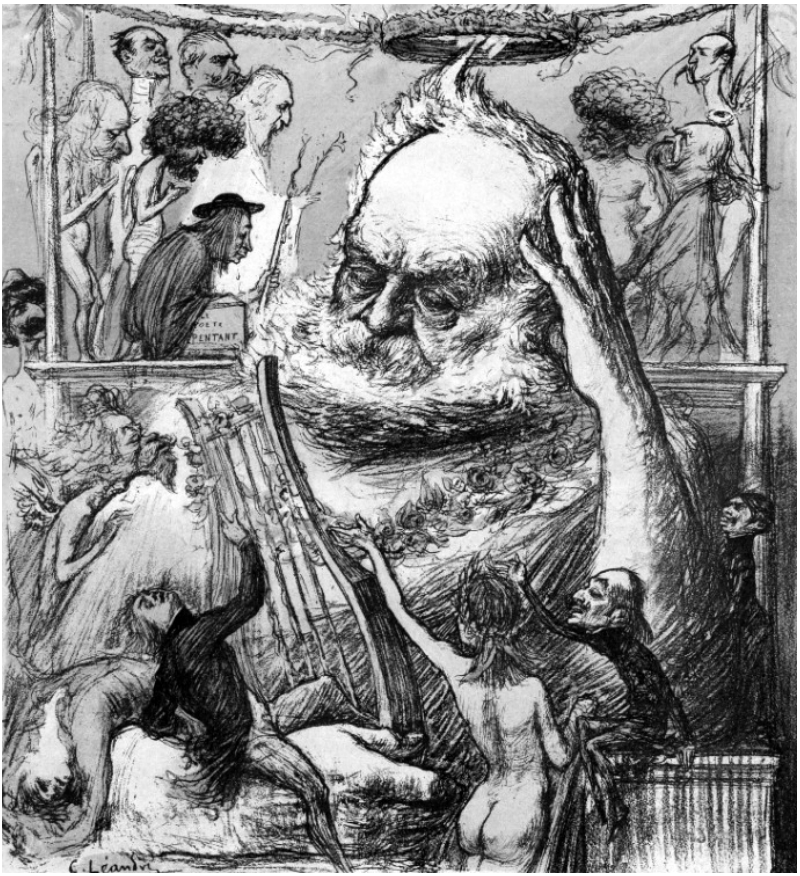
À quelques exceptions près, les auteurs de notre anthologie, dont beaucoup furent pourtant réputés et prolifiques, sont aujourd'hui bien oubliés. Qui connaît Henri Bachelin, Léon Valbert, Gaston Derys, Henry de Forge, Alexandre Boutique, Jules Ricard, Rodolphe Bringer, Henry Fèvre, Victor Snell, etc. ? Nous consacrons à chacun, en fin de volume, une notice. La plupart furent aussi poètes, au moins à leurs débuts. C'est pourquoi nous pouvons supposer que certains de leurs récits sont autobiographiques ou des croquis d'observation dans le milieu qu'ils fréquentaient. Le poète, dans ces contes, c'est aussi bien eux que telle de leurs connaissances, sous les noms les plus

farfelus : Claudio Gaïffer, Rafaël Karni, Sosthène Martial, Adrien Dément, Yan d'Isqcxszkof, Théodule Panoche, Hugues Myrtil, Saturnin Mouillebois, Isidore Berlureau, Agénor Balancier, Alcide Sautereau, Victor Combine, Priscilnus Myre, etc...

Outre cet intérêt pour le poète bohème, on trouvera entre ces contes de nombreuses concordances, très instructives quant à la vision qu'on se faisait du poète et de la poésie en ces temps. Le poète est souvent un excentrique, habité jusqu'à la naïveté ou la folie par la poésie. Nous le voyons souvent rejeté par sa famille, moqué par sa maîtresse ou par ses confrères... Surtout, il est confronté à la difficulté de la création, en manque d'inspiration. Plus étonnant, on peut remarquer que trois de nos auteurs décrivent une fabrique de poèmes. C'est que la poésie a tellement envahi le quotidien qu'il est alors facile d'imaginer qu'elle s'industrialise. Et c'est ce qu'elle a déjà fait : le poème publicitaire existe depuis longtemps, des « manufactures de sonnets » ou des « comptoirs lyriques » ont vraiment existé...

Depuis, le paysage de la poésie a bien changé, et l'on se prend à rêver à des nouvelles narrant les aventures de nos poètes contemporains, les poètes minimalistes, sérialistes, spatialistes, parodistes, philosophes, sonores, performeurs, cut-upeurs, les poètes à contraintes, les poètes de l'idiotie, les poètes d'ateliers, les poètes de festivals ou résidences, de marchés ou printemps, etc. Mais, depuis déjà quelques dizaines d'années, la presse ne publie plus de contes ou nouvelles, à tel point qu'on peut se demander, à moins de le débusquer dans quelque revue confidentielle, si le conteur n'aurait pas, lui aussi, disparu...

Grégory Haleux



Charles Léandre, 1902.

TANCRÈDE MARTEL

La Nuit des Sonnets

— 1882 —

MINUIT, l'heure des gnômes, venait de sonner à Saint-Sulpice.

Pétrus Bard, un délicieux aquafortiste, grimpait paisiblement à un cinquième étage de la rue de Tournon. Parvenu au fond de l'allée conduisant à la porte de sa chambre, il constata qu'il y avait de la lumière dans l'appartement voisin. Cela l'étonna quelque peu, lui qui ne s'étonnait de rien. Mais il réfléchit, un instant après, qu'emménagé de la veille seulement, il ne pouvait connaître encore l'habitude de ses voisins.

Toutefois, notre jeune homme pénétrant chez lui sans plus de réflexions, se débarrassa de son chapeau, de son ulster, et, selon son habitude, prit ses dispositions pour fumer une dernière cigarette. Mais, hélas ! ô déception ! ô ironie du sort ! le pot à tabac était vide. Le matin même, un petit lutin rose rencontré à Bullier, et à qui l'on avait donné l'hospitalité pour une nuit seulement, avait réduit en fumée les derniers brins de tabac de l'artiste. Pétrus était absolument condamné à l'abstinence.

Être aquafortiste, avoir vingt-quatre ans, travailler dans l'idéal, — embêter Rembrandt, comme disait le bon Pétrus, — et se coucher sans *griller* la dernière ! C'était pour l'artiste le comble

de l'horreur. Une idée démoniaque s'infiltra dans sa cervelle ; il jura de sacrifier quand même sur l'autel de la déesse Nicotine... Il s'agissait tout simplement d'aller frapper à la porte de son voisin, — la porte par où l'on voyait de la lumière, — et de demander une fine *chevelure* de Maryland, de quoi donner libre carrière à son vice.

Pétrus Bard n'hésite nullement. Il passe un élégant veston, coiffe sa tête d'un béret bleu, bien connu des canotières d'Argenteuil et du Bas-Meudon, heurte discrètement à l'huis illuminé. Un léger bruit de pas se fait entendre, et on ouvre aussitôt.

Un jeune homme à l'œil bleu, aux traits inspirés, porteur d'une immense barbe blonde, un jeune homme dont la tête chevelue se perd sous une coiffure étrange, si étrange même qu'elle ressemble à un casque d'archer scythe, — l'accueille amicalement, l'introduit dans l'appartement, et lui fait signe de s'asseoir.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit Pétrus, de vous déranger à pareille heure ; mais je suis dessinateur aquafortiste, j'ai vingt-quatre ans, et je ne voudrais pas me coucher sans fumer.

— À la bonne heure, voilà de la franchise ! répond l'inconnu en riant. J'ai de quoi satisfaire amplement votre vice. D'ailleurs, vous êtes aquafortiste, je dis poète : *Ut pictura poesis*, dit quelque part le sieur Horace. Vous êtes chez un ami.

Pétrus était émerveillé. Il examinait curieusement l'appartement de son voisin. Sur une console de pur Carrare s'élevait un buste du rapsode Homérus, fils de Phémius et de Climène, patron des vagabonds et prince des Poètes. Plus loin, dans une niche, se voyait une antique Vénus dont le sourire avait dormi pendant des siècles sous les verts gazons d'Olympie. Au milieu de la pièce, une grande table chargée de volumes et de feuilles éparses, noircies d'encre, supportait une écritoire finement

ornementée d'or ; un sofa recouvert de velours nacarat disparaissait à demi sous une superbe peau de tigre. Dans un cadre en vieil ébène, on apercevait un heaume autour duquel serpentait la fière devise du poète : *Sans le sol*. Un buste d'Apollo, quatre ou cinq sièges de forme antique complétaient ce bizarre mobilier, à coup sûr l'une des curiosités de la rive gauche. J'oubliais un beau glaive de taxiarque qui, suspendu à la muraille, gardait encore l'attitude imposante d'une arme qui a jeté des éclairs à Marathon.

Pétrus voyait dans ce désordre un vague sujet d'eau-forte. Sa curiosité, vivement aiguisée, l'empêchait même de faire une cigarette, la seule raison pour laquelle il était venu chez son énigmatique voisin. Celui-ci ne semblait nullement s'émouvoir de cette curiosité. Cependant, à la fin, il tourna son regard perçant vers l'artiste, et, de son index orné d'un diamant richement enchâssé dans l'or, lui désigna une vaste amphore en terre cuite sur laquelle était représenté, en relief, le dieu Pan poursuivant la nymphe Syrinx.

Pétrus puisa à pleines mains dans l'amphore, confectionna sa cigarette, l'alluma au carcel posé sur la table. L'inconnu paraissait en proie à une profonde rêverie. Alors seulement, Pétrus, s'étant approché de son hôte, reconnut brusquement le célèbre Claudio Gaïffer, l'un des plus jeunes poètes de la collection Lemerre, le nom qui retentit le plus souvent dans les régions comprises entre le jardin du Luxembourg et l'hôtel Cluny.

Le poète prit, dans une poche de la dalmatique qu'il portait en guise de robe de chambre, une pipe hongroise parfaitement culottée et se mit en devoir de la fumer à petits coups. L'autre, s'expliquant à peu près l'étrangeté du mobilier, regardait Claudio en savourant sa cigarette.

Peu à peu, l'appartement s'emplissait de fumée ; mais les deux jeunes gens gardaient le silence... Tout à coup un bruit sec et léger s'échappa de la pièce voisine : on eût dit deux bottines de femmes tombant sur le parquet. Pétrus Bard, nature sensuelle, s'en émut aussitôt. Il jeta un regard interrogateur sur Claudio.

CLAUDIO, *sans la moindre surprise*. — Cela vient du gynécée sans doute. Mlle Impéria, ma maîtresse, se dispose à regagner sa couche.

PÉTRUS, *d'un ton discret*. — Votre maîtresse ? Mais, alors, jeune païen, je suis de trop !

CLAUDIO, *rallumant sa pipe*. — Pas le moins du monde. Mlle Impéria connaît mes habitudes de travail. Or, je me suis attardé, ce soir, sur un mirifique sonnet serti à la manière romantique néo-grecque. Mon recueil des *Âmes fières* est terminé, et le sonnet en question servira de préface au lecteur.

PÉTRUS. — Lisez-moi cela, je vous en prie. Je prends d'ores et déjà l'engagement de garnir votre volume d'eaux-fortes.

CLAUDIO. — À la bonne heure ! ce sera parfait. Oyez maintenant mon sonnet, et figurez-vous sérieusement que vous flânez sur le mont Hymette, lequel était célèbre par son miel.

(Ici l'on entend, partant de la chambre voisine, le bruit d'un sommier qui gémit doucement sous le poids d'un corps de vingt ans).

PÉTRUS, *vivement ému*. — Entendez-vous ?

CLAUDIO. — Parfaitement. Elle va livrer ses jeunes esprits aux pavots de Morphée. (*Il prend un manuscrit*.) C'est pourquoi je commence :

Il arrive parfois qu'en défrichant la plaine
L'austère laboureur rencontre sous son fer
Une médaille d'or grecque ou syracusaine,
Joyau des temps passés à l'antiquaire cher.

Il croit voir aussitôt l'hétaïre ou la reine,
L'archonte ou l'empereur passer devant lui, l'air
Taciturne ou joyeux : car l'Histoire, sereine,
Lui dit tous les secrets de ce visage fier.

Mes modestes sonnets, arrachés aux entrailles
D'un poétique sol, autant que des médailles,
Te parleront, lecteur, de Patrie et d'Amour ;

Et tu verras passer des êtres grandioses,
Sous les deuils de la nuit ou les rayons du Jour,
Le front ceint de lauriers, de myrtes ou de roses.

Après ce sonnet, Claudio en lut un autre, puis un autre encore. À quatre heures du matin, l'Aurore aux doigts de rose

surprit nos deux amis en train de se quereller sur la préexcellence du vers en matière littéraire. Ils avaient mis à sec une bouteille de chartreuse et fumé tout le contenu de l'amphore.

Le lendemain, Pétrus Bard se mit courageusement à préparer des eaux-fortes pour le recueil des *Âmes fières*. À partir de ce moment, il devint l'ami préféré de Claudio, qui se hâta de le présenter à Mlle Impéria.

Cette jeune personne était *première* dans un magasin de nouveautés de la rue Vivienne. Elle adorait Claudio, ne paraissait pas trop s'émouvoir de ce que le poète appelait ses habitudes de travail. À huit heures, tous les soirs, Pétrus faisait son apparition chez le jeune couple. Le dialogue suivant s'engageait invariablement :

CLAUDIO. — Comment se porte ton idéale seigneurie des Ombres, prince de l'Eau-Forte?

PÉTRUS. — Pas trop mal. Mais je néglige un peu mon duché de Bullier. Et toi, Néo-Grec?

Le poète répondait : *Fort bien, messire*; après quoi Mlle Impéria allait se coucher discrètement, sur la pointe du pied. Mais chaque fois elle jetait à Pétrus un petit regard de reproche, brillant comme un éclair. Celui-ci, un observateur s'il en fut, finit par s'en apercevoir et ne se présenta désormais qu'à neuf heures.

Après le départ de Mlle Impéria, l'appartement devenait la proie de nos deux héros. On fumait, on buvait toute la nuit en discutant : art, littérature, poésie, Flamands, Grecs, Hollandais, etc. On dormait un peu le matin, et l'on recommençait après.

Après douze nuits de sonnets, de nuages de fumée et de chartreuse bue, le volume des *Ames fières* fut enfin livré au public. Le poète Claudio Gaïffer se montra de nouveau dans les brasseries, cambrant sa taille avec une jactance toute particulière. Quant à l'aquafortiste Pétrus Bard, comme il avait cessé d'être inédit, il était plus fier qu'un bourgeois fraîchement décoré.

Alors seulement s'arrêta l'épouvantable et nocturne consommation de pipes et de cigarettes marylanesques ; et le fol oiselet du logis Lemerre put jeter un coup d'œil attendri sur son ménage. Il était temps : Mlle Impéria faisait de l'œil à tous les locataires de la maison.

SUR LE PARNASSE

Château en Espagne, parc des Mille-et-une nuits tout fleuri de rimes d'or : forêts de Brocéliande où l'on chasse à courre la Chimère... Délices sans mélange et sans terme... si ce n'est celui du propriétaire.

Dessin de Léonce Burret, 1911.

JULES RICARD

Amour de poète

— 1888 —

« NON !... pas ici... je vous en prie, Rafaël... Soyez bon... Demain... je viendrai chez vous... je vous le promets...

— Jeanne, tant de fois déjà vous m'avez promis ! et...

— C'est vrai... mais je ne vous aimais pas encore comme à présent... ayez confiance en moi...

— Vous me le jurez ?...

— Je vous jure que je viendrai... à quatre heures demain... Tenez, asseyez-vous là... sagement. Et dites-moi quelque chose de vos *Effluves nostalgiques*. »

Toute fillette encore, Jeanne Lauris déclarait à miss Vennering son institutrice, qui avait la confiante habitude de lui exhiber de temps à autre les hétéroclites souvenirs des Ned, Fred, Cornélius, etc., par elle laissés dans la mère-patrie : — Moi, je n'aimerai jamais qu'un poète ! Et si elle avait consenti à épouser M. Lauris, fondateur de la Société du *Guano national*, c'était parce qu'il lui apportait la poésie tangible des diamants aux lueurs ruisselantes, des fourrures qui font les femmes si blanches, et ensuite parce qu'elle ne renonçait pas à son aspiration émerveillée et que toujours elle attendait le génial